



**HAL**  
open science

# Un 14 juillet sous la pluie : les intempéries de la Fête de la Fédération dans la littérature révolutionnaire

Olivier Ritz

► **To cite this version:**

Olivier Ritz. Un 14 juillet sous la pluie : les intempéries de la Fête de la Fédération dans la littérature révolutionnaire. Karin Becker. La pluie et le beau temps dans la littérature française. Discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Âge à l'époque moderne, Hermann, p. 195-212, 2012, Collection Météos, 9782705682101. hal-01502551

**HAL Id: hal-01502551**

**<https://hal.science/hal-01502551>**

Submitted on 5 Apr 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Olivier Ritz, Université Paris-Sorbonne

## Un 14 juillet sous la pluie : les intempéries de la Fête de la Fédération dans la littérature révolutionnaire

La littérature de la Révolution française est riche en métaphores météorologiques. Robespierre est loin d'être le seul à parler des « orages de la Révolution<sup>1</sup> » : orateurs, journalistes, poètes, dramaturges et historiens font de la pluie et du beau temps les images du désordre et de l'ordre. Le bonheur et le malheur se disent avec des nuages lourds de menace, le triomphe du soleil, ou la traversée de la tempête. Au-delà des usages rhétoriques de ces métaphores, présentes autant chez les révolutionnaires que chez leurs adversaires, des conceptions de l'histoire et du temps sont en jeu, comme l'a montré Aurelio Principato à partir de l'exemple de Chateaubriand et de son *Essai sur les Révolutions* : les réflexions sur la Révolution, « tourmente » ou « déluge », empruntent images et concepts aux discours météorologiques<sup>2</sup>. Grâce aux travaux d'Anouchka Vasak, nous connaissons aussi les discours dont les véritables phénomènes météorologiques de la période révolutionnaire ont fait l'objet. L'orage bien réel du 13 juillet 1788 et la tempête du 18 Brumaire an IX sont deux exemples convaincants de « l'inscription du politique dans le météorologique<sup>3</sup> », c'est-à-dire de la manière dont les discours qu'ils ont suscités se sont chargés « de toutes les valeurs symboliques du moment<sup>4</sup> ». Ainsi, la pluie et le beau temps sont à la croisée de deux discours qui se nourrissent l'un l'autre : les métaphores du discours politique et les observations du discours météorologique s'influencent mutuellement.

La Fête de la Fédération qui s'est tenue à Paris le 14 juillet 1790 apparaît comme un lieu de rencontre privilégié de ces deux discours. Si l'événement est avant tout politique, avec le rassemblement de centaines de milliers de spectateurs autour des fédérés venus de toute la France et le serment solennel de fidélité à la nation, à la loi et au roi, les circonstances météorologiques de cette journée sont également remarquables : la pluie et le froid, sans avoir

---

<sup>1</sup> Maximilien Robespierre, « Sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République », discours prononcé à la Convention le 17 pluviôse an II.

<sup>2</sup> Aurelio Principato, « Tourmente ou déluge : métaphores révolutionnaires chez Chateaubriand », dans E. Le Roy Ladurie, J. Berchtold et J.-P. Sermain (dir.) *L'Événement climatique et ses représentations (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle), histoire, littérature, musique et peinture*, Paris, Desjonquères, 2007, p. 464-478.

<sup>3</sup> Anouchka Vasak, « L'orage du 13 juillet 1788, la tempête du 18 Brumaire an IX: l'inscription du politique dans le météorologique », dans *L'Événement climatique et ses représentations*, *op. cit.*, p. 81-90.

<sup>4</sup> Anouchka Vasak, « L'orage du 13 juillet 1788, l'histoire avant la tourmente », *Le Débat* 130 (mai-août 2004), p. 188.

l'intensité et les effets d'une catastrophe, sont suffisamment marqués et en décalage avec les discours préparatoires pour faire événement eux aussi.

La littérature qui s'empare de cette journée rend compte à la fois de l'événement politique et des circonstances météorologiques. Quels liens invente-t-elle et dit-elle entre les deux ? Quel sens et quelle valeur donne-t-elle aux intempéries ? Les manifestations du ciel sont l'objet de plusieurs conflits d'interprétation. Sont-elles le signe d'un échec de la Fédération ou font-elles mieux éclater sa réussite ? Dans cette perspective, le discours météorologique prend une valeur politique qui correspond aux usages métaphoriques de la pluie et du beau temps. Mais ces métaphores sont elles-mêmes remises en cause par les phénomènes observés et ressentis le 14 juillet 1790. L'événement politique et l'événement climatique s'opposent : le soleil proclamé est comme nié par la pluie réelle. Ce décalage entre le discours métaphorique et le discours météorologique qui rend compte d'un même événement modifie-t-il le regard porté sur le ciel ?

Certains textes s'en tiennent à ce que la pluie et le beau temps peuvent signifier : symboles ou signes, les intempéries y donnent le sens de la Fédération. D'autres considèrent plutôt la pluie du 14 juillet à travers les réactions qu'elle suscite : les effets de la pluie sur les participants disent alors l'échec ou le succès. D'autres enfin font de la pluie ou de l'apparition tardive du soleil le point de départ d'une expérience sensible qui dit la vérité de la fête.

### *Symboles et signes*

La Fête de la Fédération a été voulue et annoncée comme une fête de l'unité de la Nation. Un an après la prise de la Bastille, elle est présentée comme un aboutissement. Le temps des divisions de l'Ancien Régime et des dissensions révolutionnaires est, dit-on, terminé. L'unanimité nouvelle des Français régénérés est célébrée partout dans un mouvement qui culmine avec le rassemblement du Champ de Mars le 14 juillet 1790. Les promoteurs et les organisateurs de la Fédération recourent abondamment à la symbolique traditionnelle de la pluie et du beau temps. Sur la première face de l'autel dressé au milieu du Champ de Mars, « une belle femme écarte et dissipe les nuages qui l'entourent, et sa beauté brille dans tout son éclat. On lit au dessus : Constitution<sup>5</sup> ». Le même symbole apparaît sur la

---

<sup>5</sup> *Confédération nationale du 14 juillet 1790 ou Description fidelle de tout ce qui a précédé, accompagné & suivi cette auguste Cérémonie*, Paris, J. M. Chalier, 1790, p. 20. Par la suite ce texte sera désigné par l'abréviation *Description fidelle*.

médaille commémorative offerte aux députés le jour de la fête. La Fédération célèbre ainsi le passage de l'ombre à la lumière, dans un système d'images cher à tout le dix-huitième siècle. Sur l'arc de triomphe dressé à l'entrée du Champ de Mars, une inscription annonce et appelle de ses vœux un monde sans orage :

Tout nous offre un heureux présage ;  
 Tout flatte nos désirs.  
 Loin de nous écarter l'orage,  
 Et comblez nos plaisirs<sup>6</sup>.

L'image du mauvais temps pour désigner ce qui menace le bonheur se retrouve de façon plus prosaïque dans les textes que publient les organisateurs de la fête quelque jours auparavant. Dans la *Proclamation de la Municipalité du 5 juillet*, Bailly, le maire de Paris, s'emporte contre ceux qu'il accuse de vouloir « répandre des nuages sur ce beau jour<sup>7</sup> », c'est-à-dire en briser l'unité et en ternir la gloire. Le soleil a donc toute sa place dans la cérémonie elle-même, et Marie-Joseph Chénier lui consacre deux strophes dans l'« Hymne pour la Fête de la Fédération » qu'il écrit pour la cérémonie :

Soleil, qui parcourant ta route accoutumée,  
 Donnes, ravis le jour, et règle les saisons ;  
 Qui versant des torrents de lumière enflammée,  
 Mûris nos fertiles moissons ;

Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,  
 Puissest-tu des Français admirer la splendeur !  
 Puissest-tu ne rien voir dans ta course féconde,  
 Qui soit égal à leur grandeur<sup>8</sup> !

Le soleil est symbole de vérité, de fécondité, et enfin d'une gloire éternelle qu'il partage désormais avec les Français. Soleil, nuages et orage sont bien ici des images qui ne réfèrent en rien à des circonstances météorologiques véritables. Ils forment un système de valeurs dont les deux pôles sont le mauvais temps et le beau temps.

« Qu'il sera beau le jour de l'alliance des Français<sup>9</sup> ! » Prise dans ce réseau de symboles et de métaphores, l'exclamation de l'« Adresse des citoyens de Paris à tous les Français » semble elle aussi porteuse d'échos météorologiques. L'harmonie appelée ou proclamée à grand renfort d'images du temps qu'il fait doit être confirmée par le soleil véritable qui ne peut manquer de briller sur la Fédération. Or les vrais nuages et la pluie

<sup>6</sup> *Révolutions de Paris*, n° 53, du 10 au 17 juillet 1790, p. 6.

<sup>7</sup> Proclamation reproduite dans le volume *Confédération nationale, Ou récit exact & circonstancié de tout ce qui s'est passé à Paris, le 14 juillet 1790, à la Fédération, Avec le recueil de toutes les Pièces officielles & authentiques relatives, des principales Pièces littéraires auxquelles elle a donné lieu, & le détail de toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi cette auguste cérémonie*, Paris, Garnéry, l'an second de la liberté [1790], p. 74. Par la suite cet ouvrage sera désigné par l'abréviation *Récit exact*.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 15.

s'invitent à la fête. Les symboles sont confrontés à une réalité météorologique qui les contredit.

Certains textes maintiennent pourtant le système symbolique et son unité. La première façon de le faire consiste tout simplement à passer la pluie sous silence. La comparaison de deux volumes entièrement consacrés aux événements en donne un exemple significatif. La *Description fidelle de tout ce qui a précédé, accompagné & suivi cette auguste Cérémonie*, petit volume de 31 pages, reproduit une version abrégée du récit que l'on trouve, entre autres pièces, dans le recueil de 238 pages intitulé *Confédération nationale, Ou récit exact & circonstancié de tout ce qui s'est passé à Paris, le 14 juillet 1790, à la Fédération*. Les passages du *Récit exact* où les intempéries sont mentionnées sont systématiquement supprimés dans la *Description fidelle*. Les inscriptions et les images allégoriques sont en revanche mises en valeur. L'objectif n'est pas seulement de proposer un récit plus court, mais bien d'opérer une sélection au profit des seules valeurs symboliques de la pluie et du beau temps. La dernière phrase du récit réécrit même le texte source pour substituer le soleil à la pluie : alors que dans le *Récit exact* on peut lire « Le soir, toutes les rues ont été illuminées ; mais presque toutes les illuminations ont été éteintes par la pluie<sup>10</sup> », la *Description fidelle* s'achève ainsi : « On voyait encore le matin, sur quelques fenêtres, des lampions, dont la flamme mourante n'attendait pour s'éteindre que le retour du soleil. Il semble que cet astre ne devrait point quitter l'horizon pendant le temps d'une si belle Fête<sup>11</sup> ». Seule la nuit provoque ici l'absence d'un soleil dont le retour est assuré. Ce texte va plus loin que d'autres dans la négation des intempéries, mais beaucoup d'articles de journaux, et plus tard beaucoup de textes d'historiens, privilégiant et maintenant l'unité symbolique voulue par les organisateurs de la fête, considèrent que la pluie du 14 juillet 1790 ne signifie rien et qu'elle n'a pas besoin d'être mentionnée.

L'autre manière de maintenir l'unité symbolique consiste à faire des intempéries un signe qui confirme et sanctionne la fête. Dans un « poème lyrique en un acte » intitulé *La Fédération ou offrande à la liberté françoise*, Mercier de Compiègne donne à l'orage la valeur d'une sanction divine. Le texte est une évocation idéalisée de la cérémonie du Champ de Mars. S'il ne pleut pas sur la scène de *La Fédération*, l'orage y joue un rôle déterminant. Le tonnerre, mentionné à deux reprises dans les didascalies, est un signe du ciel :

(Le tonnerre gronde encore.)  
Le ciel à nos vœux est propice,

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>11</sup> *Description fidelle*, p. 31.

Vous venez d'entendre sa voix<sup>12</sup>.

L'orage peut ainsi être un signe favorable à la Révolution et à la fête qui doit en consacrer le succès. En reprenant la tradition antique de la sanction divine qui se manifeste par un coup de tonnerre, Mercier de Compiègne donne aux intempéries du 14 juillet 1790 la valeur du sacré. Plus loin, l'évocation de la fête devient allégorique. Dans la scène VIII, La Liberté est attaquée le monstre du Despotisme :

TOUS LES CHŒURS, *les yeux et les mains vers le ciel.*  
 Dieu puissant défends ton autel,  
 Et la liberté qu'on outrage,  
 Vois ce monstre ; vois sa rage,  
 Tonne sur lui, lance les feux du ciel,  
 Et finis notre ouvrage<sup>13</sup>.

L'orage n'est pas seulement une manifestation divine, il est aussi une intervention. L'inspiration antique est encore une fois sensible : tel Jupiter, le Dieu de Mercier de Compiègne peut lancer la foudre. Ainsi, l'unité est maintenue et même renforcée par les intempéries. Le tonnerre divin acquiesce aux prières des hommes et la foudre achève leur ouvrage.

La valeur donnée à l'orage n'empêche pas de faire apparaître aussi le soleil dans la prière finale. Après le combat, le prêtre s'adresse au « dieu de la lumière<sup>14</sup> » dans une tirade qui paraphrase l'hymne de Marie-Joseph Chénier. Tout est signe dans le texte de Mercier de Compiègne et tous les signes sont en faveur de la Révolution. L'orage est le moment d'une crise salutaire et il est la cause du soleil. La foudre détruit les ennemis de la Révolution et met un terme aux dissensions. Mercier de Compiègne entend s'inscrire dans le projet même des organisateurs de la fête. Il dédie son texte au maire de Paris et cherche à le faire représenter et imprimer aux frais de la Municipalité. La littérature officielle telle qu'il la conçoit et dont il voudrait devenir l'un des protagonistes passe ainsi par une symbolisation plus grande encore que dans les textes qui préparent et accompagnent la Fête de Fédération.

Les auteurs hostiles à la Révolution et à la Fête de la Fédération ne se privent pas de donner une toute autre signification à la pluie. « Les serments [ont] été noyés<sup>15</sup> », dit *La Joyeuse semaine*, brochure satirique qui fait des intempéries le signe d'une opposition divine à la Fédération :

<sup>12</sup> Claude-François-Xavier, Mercier de Compiègne, *La Fédération ou offrande à la liberté française*, Paris, Favre, 1790, p. 17.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>15</sup> *La Joyeuse semaine, opuscule patriotique dédié à tous les bons Français. Détail plaisant et exact de ce qui s'est passé à Paris depuis le 12 juillet jusqu'au 18 inclusivement*, Paris, imprimerie des amis de la monarchie, 1790, p. 36. Par la suite ce texte sera désigné par l'abréviation *Joyeuse semaine*.

Toutes les cataractes du ciel étaient ouvertes pour faciliter aux anges la vue de ce superbe et imposant spectacle. Mais malheureusement, faute de précaution sans doute, ou peut-être par pure méchanceté de la part de l'Éternel, Paris, et même le Champ de Mars, [...] furent toute la journée inondés des eaux célestes<sup>16</sup>.

La satire et l'ironie permettent à la fois de se moquer des révolutionnaires qui auraient voulu prendre le ciel à témoin de leur gloire nouvelle, et d'affirmer, avec des expressions qui rappellent le déluge biblique, que la pluie est un instrument de Dieu pour les punir de leur orgueil. Les « eaux célestes », même quand elles sont ironiquement expliquées par la « pure méchanceté de la part de l'Éternel » signifient que la messe et le serment du Champ de Mars n'ont aucune valeur religieuse. Rivarol donne la même signification à la pluie de la Fédération dans une « chanson » qu'il écrit pour *Les Actes des Apôtres* :

Il pleut convenablement,  
Du moins je m'en flatte :  
Du ciel, en ce doux moment  
La justice éclate.  
Déjà le peuple irrité,  
Dit que la divinité,  
Est aristocrate, oh gué !  
Est aristocrate<sup>17</sup>.

Contrairement à l'auteur de la *Joyeuse semaine*, Rivarol ne feint pas d'adopter un point de vue révolutionnaire. Il dit le plaisir que lui procure ce « doux moment » et surtout sa satisfaction de voir triompher le « ciel » et sa « justice ». Les paroles du « peuple irrité » confirment le sens donné à la pluie : Dieu est du côté des adversaires de la Révolution.

La pluie peut ainsi prendre des valeurs différentes quand les textes en font un symbole ou un signe. Partisans et adversaires de la Révolution s'affrontent d'abord sur la signification d'intempéries dont la charge symbolique va jusqu'au sacré. L'ambivalence de la pluie permet aux uns d'affirmer l'unité parfaite que réaliserait la Fédération, et aux autres au contraire d'en faire éclater les dissensions. Pourtant, l'emphase de Mercier de Compiègne et les railleries des contre-révolutionnaires menacent cette symbolique en la rendant ambiguë. Dans *La Joyeuse semaine*, l'ironie dirigée vers le « superbe et imposant spectacle » des fédérés est susceptible de s'étendre aux « cataractes du ciel » et à tout ce qui relève du sacré. Chez Rivarol, la formule « la divinité est aristocrate » peut reprendre son sens profane original, tel qu'il apparaît dans de nombreux autres textes qui rendent compte de la Fédération.

### *Effets et réactions*

<sup>16</sup> *Joyeuse semaine*, p. 21.

<sup>17</sup> *Les Actes des Apôtres*, [vol. 5], n°139, p. 14.

Beaucoup de textes mettent davantage l'accent sur les effets produits par la pluie. Ce qui importe alors, ce n'est plus ce que signifient les intempéries de la Fédération, mais ce qu'elles produisent et ce qu'elles révèlent. Les réactions du peuple à la pluie tournent d'ailleurs sa symbolique potentielle en dérision :

Les spectateurs n'étaient pas moins gais ; seulement ils maudissaient un peu les aristocrates, et paraissaient persuadés que leurs longues et nombreuses iniquités avaient grande part à la pluie qui troublait nos plaisirs. Quelques uns disaient qu'ils avaient fait une neuvaine ; d'autres appelaient ces onnées *les larmes des aristocrates* ; enfin le peuple se fâchait contre le ciel, et disait qu'il était *aristocrate*<sup>18</sup>.

La pluie se charge d'une valeur politique en signifiant la volonté de nuire ou la tristesse des adversaires de la Révolution. Mais l'insistance sur la gaieté et la juxtaposition d'interprétations hétéroclites donne à tout cela le caractère d'une plaisanterie. L'expression « le ciel est aristocrate » est un bon mot qui dit l'assurance des fédérés et leur détermination à célébrer la Fédération malgré tous ceux, hommes ou nuages, qui pourraient vouloir les en empêcher. C'est ce que dit à sa manière le dramaturge Joseph Aude dans *Momus où le journaliste des ombres*. La dernière scène de cette pièce jouée dès le soir du 14 juillet 1790 évoque la Fédération. Tout en étant solennel plutôt que plaisant, il dit l'indépendance nouvelle des révolutionnaires face aux signes du ciel :

On s'avance, on accourt vers le Champs du Dieu Mars ;  
Malgré les vents, l'orage, et la foudre qui gronde,  
Élevant jusqu'au ciel leurs cris victorieux,  
Ils semblent avertir les Dieux  
De la prospérité du monde<sup>19</sup>.

Ce qui fait sens désormais, ce n'est pas le fait qu'il pleuve mais les réactions face à la pluie. La réaction la plus souvent relevée et commentée n'est ni une parole, ni un cri, mais un geste :

Les soldats-citoyens, loin de se laisser étonner par la pluie, viennent de se réunir en plusieurs pelotons, et dansent de bon cœur, en jetant de grands cris d'allégresse ; et certes, rien ne peut être plus intéressant que de voir 50 ou 60 mille citoyens armés, livrés à la danse et à la joie la plus pure, malgré l'*importunité* de la saison<sup>20</sup>.

Dans cet extrait comme dans le précédent, la préposition « malgré » souligne le contraste entre les conditions météorologiques et l'attitude des fédérés. La pluie est importune, comme le souligne l'auteur, c'est-à-dire hors de propos, mais la danse prouve qu'elle est hors d'état de nuire. Les révolutionnaires montrent par ce geste qu'ils ne sont plus touchés par les

<sup>18</sup> *Récit exact*, p. 118.

<sup>19</sup> Joseph Aude, *Le Journaliste des ombres ou Momus aux Champs Élysées*, Paris, Gueffier, 1790, p. 66.

<sup>20</sup> Félix Faulcon, *Anniversaire ou Journal de ce qui s'est passé pendant la semaine de la confédération depuis le 11 jusqu'au 18 juillet*, Paris, Imprimerie de Cussac, juillet 1790, p. 21-22. Par la suite ce texte sera désigné par l'abréviation *Anniversaire*.

intempéries. La pluie agit donc comme un révélateur de la joie des fédérés, par effet de contraste. Elle est une épreuve dont les soldats rassemblés au Champ de Mars sortent vainqueurs : « les ennemis de la révolution devaient sentir accroître leur douleur, en voyant l'ardeur de notre armée, que la fatigue et l'inclémence des saisons ne sauraient abattre<sup>21</sup> ». Elle révèle les sentiments qui animent les députés dans la procession qui traverse Paris : « La pluie a un peu ralenti l'ordre de la marche ; mais l'amour de la patrie et de la liberté nous animait tellement que personne ne reculait<sup>22</sup> ». À l'inverse selon Prudhomme, le rédacteur des *Révolutions de Paris*, elle trahit les sentiments cachés du roi, « un roi qui essuie, à la chasse, les pluies les plus abondantes, et qui ne marche pas, parce qu'il pleut, au milieu des représentants de la nation délibérante et armée<sup>23</sup> ». La signification de la pluie ne se trouve plus dans sa valeur de symbole ou de signe mais dans la manière dont les uns et les autres réagissent. La joie des fédérés apparaît d'autant plus forte et sincère qu'elle s'exprime malgré la pluie, alors que le refus du roi de se déplacer sous la pluie jusqu'à l'autel est le signe de sa réticence, ou au moins d'une volonté moins forte que celle du peuple.

L'auteur de la *Joyeuse semaine* s'intéresse également aux effets produits par la pluie et propose une toute autre explication à l'endurance dont les spectateurs font preuve : « le bon peuple de Paris, surtout celui des faubourgs » est celui qui craint le moins la pluie. La boue est même son élément naturel et la pluie remet ainsi chacun « à sa place, parce que tous ces bons patriotes étaient dans la crotte jusqu'à mi-jambes<sup>24</sup> ». Qu'elle soit un signe d'hostilité divine ou que ses effets révèlent la véritable nature du peuple, la pluie de la *Joyeuse semaine* opère toujours un retour à l'ordre que Rivarol chante également dans la suite de sa « chanson ». Il rit du « piteux état » des députés et de l'échec du « jour de fête » qui devait célébrer le triomphe de la Révolution, espérant même que la pluie ramènera l'« illustre sénat » à la raison :

Peut-être qu'un pareil bain,  
 Pourra fort bien à la fin ;  
 Rafrâichir sa tête, oh gué !  
 Rafrâichir sa tête<sup>25</sup>.

Le débat sur les effets visibles de la pluie suscite autant d'oppositions et de conflits d'interprétations que celui sur sa signification intrinsèque. Décrits et commentés, ces effets prennent sens et disent la vérité de la fête. Le sacré est alors objet de dérision, le symbolique

---

<sup>21</sup> *Récit exact*, p. 118.

<sup>22</sup> *Anniversaire*, p. 18.

<sup>23</sup> *Révolutions de Paris*, n° 53, du 10 au 17 juillet 1790, p. 9.

<sup>24</sup> *Joyeuse semaine*, p. 20-21.

<sup>25</sup> *Les Actes des Apôtres*, [vol. 5], n°139, p. 14.

n'intervient qu'à l'occasion de plaisanteries, et la discussion porte sur le résultat de la fête, malgré ou grâce à la pluie. Était-ce ou non une belle journée ? Pour tenter de convaincre leurs lecteurs, d'autres textes intègrent la description des effets visibles de la pluie dans une évocation de ses effets sensibles.

### *Expérience sensible*

Le *Journal de Paris* du 15 juillet 1790 publie un long compte rendu de la fête intitulé « Extrait d'une Lettre écrite par un Membre de l'Assemblée Nationale à un de ses amis » et présenté comme une lettre privée :

On verra assez qu'elle est faite pour l'Amitié et non pour le Public : l'Auteur n'a pas voulu nous la refuser, parce que, disait-il, les faits de ce genre n'ont pas besoin d'être bien écrits. Il nous a assuré qu'il n'a dit que ce qu'il a cru voir, et certainement ce qu'il a senti<sup>26</sup>.

Le rédacteur du journal donne de nombreux gages d'authenticité dont le plus important est le dernier : c'est la sensibilité qui fonde le témoignage publié. Dans la longue lettre qui suit, les évocations régulières de la pluie contribuent à l'unité et à l'efficacité du tableau d'ensemble. Dès le départ, le narrateur rappelle les conditions météorologiques de la fête : « Sais-tu dans quel état je suis sorti de cette magnifique solennité ? Je mourais de froid et de faim ; je tombais épuisé de fatigue ». L'expérience du narrateur est la même que celle de ses lecteurs parisiens : la mention de la pluie et de ses effets témoigne de cette expérience partagée. La présence du narrateur dans le texte lui permet ainsi de construire l'unanimité menacée par les intempéries :

Un parapluie servait quelquefois à trois ou quatre, c'est-à-dire qu'il n'en couvrait aucun : nous étions entre deux eaux, il y avait de quoi se désoler ; nous avons pris un meilleur parti ; tout se tourne facilement en joie lorsque la joie est au fond des âmes ; nous avons pris le parti de rire de notre désastre. Le long de notre parcours, nous avons trouvé partout les mêmes dispositions dans les doubles et triples rangées de spectateurs qui s'étaient placés sur le passage : ils étaient trempés, et ils chantaient dans le Cours la Reine<sup>27</sup>.

Comme dans les brochures commémoratives, les réactions à la pluie font sens en manifestant la joie. Mais la pluie n'est pas seulement un révélateur. C'est elle aussi qui réunit les participants à la fête : l'expérience partagée par les Représentants qui défilent et les spectateurs fonde une communauté de sentiments. Le détail du parapluie produit un effet de réel qui authentifie une fois de plus le témoignage. On retrouve cet accessoire plus loin dans le récit, lorsque les députés font leur entrée sur le Champs de Mars. Il contribue alors au pittoresque de la scène : « Les Spectateurs, se couvrant de leurs parapluies serrés les uns

<sup>26</sup> *Journal de Paris*, jeudi 15 juillet 1790, p. 790.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 790-791.

contre les autres, formaient au-dessus de leurs têtes comme une espèce de toit de taffetas de couleurs variées : bientôt après la pluie a cessé, et les parapluies repliés ont laissé paraître plus de 100 000 spectateurs<sup>28</sup> ». La pluie participe à la beauté du spectacle par les couleurs des parapluies et à sa variété avec le jeu d'apparition et de disparition des spectateurs. L'opposition de départ qui fait de la Fédération une belle fête malgré la pluie s'estompe ici : la pluie elle-même contribue à la réussite de l'événement. Le narrateur, témoin sensible au mouvement des âmes et à la beauté des choses, peut donc manifester une dernière fois son enthousiasme à la fin de sa lettre : « Enfin, mon ami, que puis-je te dire ? Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un plus beau spectacle sur la terre ni jamais tant d'âmes à la fois pénétrées de la même joie<sup>29</sup> ».

La même sensibilité et le même intérêt pour les effets pittoresques de la pluie peuvent être mis au service de conclusions très éloignées de celles du *Journal de Paris*. Dans sa *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre*<sup>30</sup> François Louis d'Escherny insiste lui aussi sur le caractère privé de son témoignage : « Ce sont des lettres familières, écrites avec négligence<sup>31</sup> ». La lettre X, « Sur la Fédération du 14 juillet 1790 » commence par une description pleine d'emphase et d'admiration : « Comment vous donnerai-je une idée du tableau le plus vaste et le plus imposant qui se soit jamais offert à l'œil humain<sup>32</sup> ». La pluie est tout à fait absente de cette première partie du récit, même lorsque l'auteur évoque la danse des soldats. À mesure que le récit avance, le ton se fait plus solennel et plus éloigné de celui qu'on attend dans une correspondance privée : « Qu'ai-je vu enfin dans le champ de Mars ? Un vaste cercueil du Despotisme, la pompe funèbre des États généraux et des ses ordres antiques ; le tombeau de la vanité et des grandeurs<sup>33</sup> ». Cette emphase prépare en vérité une rupture dans le récit avec un changement de ton et de point de vue souligné par le texte :

Si j'écrivais pour le public, je m'arrêteraï ici ; je craindrais de gâter mon tableau, et les impressions que j'aurais cherchés à lui donner, en y associant celles que j'ai reçues : mais fidèle au plan que je me suis fait de vous donner l'histoire de mes sensations, je me vois forcé de ternir un peu l'éclat de cette magnifique scène.

Cette fête, dans son intention, dans sa réalité même, a été fort supérieure à tout ce que j'ai pu vous en décrire : mais dans son rapport à moi, j'ai plutôt peint ce qui devait être que ce qui a été<sup>34</sup>.

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 792-793.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 794.

<sup>30</sup> [François Louis d'Escherny], *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, Sur les événemens de 1789, 1790 et jusqu'au 4 avril 1791*, Paris, Desenne ; Gattey, 1791.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. ii.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 316-317.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 317.

L'expérience sensible de l'auteur, à l'opposée de celle du témoignage publié dans le *Journal de Paris*, est celle du désordre et du désagrément. La pluie y joue un rôle déterminant : « Une circonstance désolante contribua beaucoup aussi à détruire l'effet, à ralentir l'action, à y porter même le trouble et la confusion. Un temps déplorable, des coups de vent de Nord, des averses effroyables et glaciales, se succédèrent à courts intervalles, et pendant plusieurs heures<sup>35</sup> ». Sensations et sentiments se répondent. La confusion est à son comble quand les rares galeries couvertes sont prises d'assaut par une partie de la foule : « Les uns cherchèrent leur salut dans la fuite ; les autres, plus près de notre galerie, l'escaladèrent, l'emportèrent d'assaut. Alors nous nous trouvâmes serrés, pressés, foulés, inondés par l'eau que les assaillants distillaient autour d'eux et de nous<sup>36</sup> ». Loin d'unir les cœurs, les intempéries causent ainsi une division plus grande. La pluie n'est pourtant pas sans intérêt aux yeux du narrateur. Elle occasionne un spectacle inattendu :

Deux cent mille femmes vêtues de blanc, exposées à l'inclémence immédiate des éléments, furent en peu de temps pénétrées et percées par la pluie. Leurs robes déformées, adhérentes au corps, et la mousseline collée sur leurs membres transis, en dessinaient à l'œil les contours. [...] Plusieurs furent reçues dans la galerie : elles avoient l'air, en entrant, de femmes en chemise sortant du bain<sup>37</sup>.

D'Escherny recourt lui aussi au pittoresque : en détaillant les effets de la pluie sur les vêtements féminins, il esquisse un tableau plaisant et sensuel. De même que les images des soldats formant des rondes sous la pluie ou des parapluies colorés pouvaient faire le charme des récits favorables à la fête, l'image des spectatrices « sortant du bain » peut séduire les lecteurs. Mais ici cet effet ne concourt pas à la beauté de la fête. Il est une diversion passagère qui n'empêche pas l'auteur de se dire finalement « transi de froid, excédé d'ennui, et mourant de faim<sup>38</sup> », dans des termes très proches de ceux qu'on trouvait au début de la lettre du *Journal de Paris*.

Le témoignage sensible s'oppose donc dans ce texte aux célébrations officielles. En commençant par adopter le point de vue et le ton de ces célébrations, le texte les présente comme fausses. Seul le « rapport à moi » dit la vérité de « ce qui a été ». Le privé et ses contingences disent la vérité de la Fédération et en font l'intérêt littéraire. Le point de vue du spectateur qui ne voit que les désordres provoqués par la pluie autour de lui est authentique et pittoresque. Comme dans le *Journal de Paris*, la pluie fonde le récit d'une expérience sensible. Mais ces deux expériences se contredisent. La joie domine d'un côté, l'ennui l'emporte de l'autre. L'opposition la plus importante est dans le dispositif adopté par chaque

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 318.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 318-319.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 321.

texte. Le premier fait tout pour construire l'universalité d'une expérience partagée. Le second oppose un point de vue individuel aux comptes rendus écrits « pour le public ».

L'écriture du privé n'est pourtant pas nécessairement contre-révolutionnaire, comme on le voit dans *La Famille patriote ou la Fédération*, que Jean-Marie Collot d'Herbois, le futur membre du Comité de salut public, fait jouer à partir du 17 juillet 1790<sup>39</sup>. La scène se passe le jour de la Fédération mais l'intrigue et le cadre sont essentiellement privés. Le mariage d'Honorine et d'Eugène se prépare et tout irait pour le mieux si Monticourt, l'oncle aristocrate d'Honorine, ne s'opposait pas à ce projet, rompant ainsi l'harmonie politique et sentimentale que promettait cette journée. Lorsqu'il arrive chez sa nièce en fin de journée, les domestiques Mariette et Casimir lui racontent ce qu'ils ont vu de la fête. Le récit de Mariette est l'occasion d'une première et discrète évocation de la pluie : « Tous ces Députés font plaisir à voir... Couverts de sueur, mouillés jusques aux os... (*Monticourt sourit.*) Mais la joie dans l'œil, et la contenance ferme..... ils crient, vive la Nation<sup>40</sup> ». On retrouve le partage observé dans les textes : l'exaltation des uns, malgré la pluie, n'empêche pas les autres de se réjouir des intempéries. Le récit de Casimir commence lui aussi par souligner le décalage entre les sentiments qu'il éprouve et ceux de Monticourt. Mais son enthousiasme, qui culmine au moment d'évoquer les circonstances météorologiques de la cérémonie, finit par toucher l'aristocrate :

CASIMIR, *avec enthousiasme.*

Figurez-vous, Mademoiselle.... le Champs-de-Mars, vous savez bien... immense... & puis les alentours... immenses [...] Le serment prêté par un million d'hommes.... Leurs mains étendues vers le ciel... les acclamations... les chapeaux en l'air.... le canon qui tonnait... le soleil qui, forçant les nuages, a rayonné un instant... ah ! mes idées se troublent... J'en perds la tête, il n'est pas possible d'achever un tableau aussi beau que celui-là.

MONTICOURT, *à part, très attendri.*

Je me sens ému, (*il porte la main à ses yeux*), malgré moi.... C'est singulier<sup>41</sup>.

On retrouve de manière inattendue la symbolique du soleil qui chasse les nuages dans un cadre familial et privé. Loin des vers emphatiques et des allégories de Mercier de Compiègne, c'est un domestique qui parle avec une sincérité marquée par les bouleversements de la syntaxe. Comme le narrateur du témoignage publié dans le *Journal de Paris* et comme François Louis d'Escherny, il parle avec simplicité. Mais sa sensibilité est contagieuse : elle opère la conversion de Monticourt et rétablit l'harmonie familiale et politique.

<sup>39</sup> Jean-Marie Collot d'Herbois, *La Famille patriote ou La Fédération, pièce nationale en deux actes et en prose, suivie d'un divertissement, représentée à Paris, sur le Théâtre de Monsieur, le 17 juillet 1790*, Paris, Veuve Duchesne, 1790. Voir Michel Biard, *Collot d'Herbois, légendes noires et révolution*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1995, en particulier p. 80 et suivantes.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

La symbolique du beau temps qui chasse les nuages est reprise dans le deuxième couplet du vaudeville final, chanté sur l'air du *Ça ira* :

Oh ! ça ira, ça ira, ça ira.  
 Toujours le beau temps succède à l'orage.  
 Oh ! ça ira, ça ira, ça ira.  
 Au champ de Mars le Ciel nous le prouva.  
 Le mauvais temps d'abord nous attrista.  
 Mais le refrain bientôt nous anima  
 En le chantant chacun se consola,  
 Et le soleil à la fin se montra.  
     Même ardeur, même courage,  
     Et l'horizon s'éclaircira<sup>42</sup>.

La Fédération, telle qu'elle est racontée dans *La Famille patriote*, est la journée de la naissance de l'harmonie. En cela elle correspond bien au projet de ces organisateurs. Le soleil qui succède à la pluie vient confirmer l'ardeur et le courage des révolutionnaires. Ce signe du « Ciel » n'est pourtant pas une sanction divine comme les coups de tonnerre dans le texte de Mercier de Compiègne. Le soleil qui finit par éclairer la Fédération est comme le reflet, voire le résultat, des sentiments des personnages : la joie révolutionnaire partagée s'étend au ciel dans une sorte de correspondance des cœurs et des conditions météorologiques.

La Fédération a-t-elle ou non été une belle journée ? Tout est question d'écriture. La valeur de symbole ou de signe que prennent la pluie et les rares rayons de soleil, le sens donné aux réactions qu'ils provoquent et les sentiments qu'ils suscitent sont l'occasion de conflits d'interprétation et d'usages rhétoriques divergents. Si les jugements de valeur et les commentaires explicites sont nombreux, c'est aussi par la sélection et la mise en ordre opérées que chaque texte fait sens. Parler d'abord des promesses de soleil et ensuite de la pluie, comme le fait d'Escherny, assombrit la fête. Dire la pluie, puis le soleil, fût-ce pour un instant seulement, c'est affirmer avec les personnages de *La Famille Patriote* que « toujours le beau temps succède à l'orage ».

Le pouvoir qu'a l'écriture de faire la pluie ou le beau temps est illustré par les « observations météorologiques du mercredi 14 juillet » qui sont publiées dans le *Journal de Paris* du 16. Comme dans chaque édition, ce journal indique, en haut de la première page, le temps qu'il a fait l'avant-veille à Paris : une observation de quelques mots est accompagnée de la température et de la pression relevées. Les valeurs relevées du 13 et du 14 sont très proches, avec une température de 12,3 degrés à midi le jour de la Fédération. Alors que pour

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 51.

le 13 l'observation est logiquement « temps pluvieux toute la journée », pour le 14 elle dit au contraire : « Belle journée, surtout entre 5 et 6 heures du soir ». L'éclaircie de la fin de la journée et surtout le succès de la fête – aux yeux des rédacteurs du *Journal de Paris* – permet d'écrire, même dans les observations météorologiques, que le 14 juillet 1790 a été une belle journée.

Quelle influence les discours météorologiques et leurs usages métaphoriques ont-ils eu les uns sur les autres à l'occasion de cet événement climatique et politique ? La politisation des discours météorologiques est évidente. Il ne saurait y avoir de description impartiale du temps qu'il a fait ce jour-là, comme le montre encore l'exemple des observations météorologiques du *Journal de Paris*. La pluie se charge de sens dans le contexte solennel de la Fédération. Dans un mouvement inverse, les phénomènes climatiques réels modifient les usages métaphoriques. Si la pluie peut toujours signifier les désordres et les peines et le soleil dire la vérité et le bonheur, les textes qui rendent compte de la Fédération s'en tiennent rarement à cette valeur symbolique ou à une signification intrinsèque de la pluie et du soleil considérés comme des signes divins. Certes, dans la symbolique officielle de la fête et chez des auteurs comme Mercier de Compiègne, on retrouve bien le processus de « transfert de sacralité » décrit par Mona Ozouf : « C'est à un monde d'une intelligibilité entière, parfaitement en ordre et parfaitement stable, que renvoie la fête révolutionnaire, fidèle en cela à sa visée utopique de soustraire le monde institué à l'obsession de la décadence qui a habité tout le siècle<sup>43</sup> ». Mais la pluie du 14 juillet 1790 éloigne la plupart des commentateurs du sacré. Avec l'expression « dieu est aristocrate », les signes sont tournés en dérision, que ce soit dans la satire des contre-révolutionnaires ou dans les plaisanteries des fédérés. Ce qui compte en revanche, c'est l'expérience des intempéries, à travers les réactions qu'elles provoquent et les sentiments qu'elles suscitent. Même dans un contexte symbolique aussi chargé que celui de la Fédération, la pluie et le beau temps sont des objets d'observations extérieures et intérieures. Épreuve politique et collective, expérience sensible et individuelle, les intempéries de la Fédération sont l'occasion d'appliquer le thermomètre de l'opinion et le baromètre de l'âme.

---

<sup>43</sup> Mona Ozouf, *La Fête révolutionnaire*, Paris, Gallimard, 1976, p. 339.